



CLARISSE SABARD

Le Jardin de l'oubli

ROMAN

Par l'auteure du best-seller
Les Lettres de Rose


CHARLESTON
POCHE

CLARISSE SABARD

LE JARDIN DE L'OUBLI

1910. La jeune Agathe, repasseuse, fait la connaissance de la Belle Otero, célèbre danseuse, dans la villa dans laquelle elle est employée. Une rencontre qui va bouleverser sa vie, deux destins liés à jamais par le poids d'un secret.

Un siècle plus tard, Faustine, journaliste qui se remet tout juste d'une dépression, se rend dans l'arrière-pays niçois afin d'écrire un article sur la Belle-Époque. Sa grand-tante va lui révéler l'histoire d'Agathe, leur aïeule hors du commun. En plongeant dans les secrets de sa famille, la jeune femme va remettre en question son avenir. Et la présence du ténébreux mais très secret Sébastien y est également pour quelque chose...

Clarisse Sabard est née en 1984 dans une petite ville située en plein cœur du Berry. Après un bac littéraire, elle s'oriente vers le commerce. Un AVC la rattrape et elle décide de réaliser enfin son rêve : écrire. Passionnée de littérature et de voyages, elle vit aujourd'hui à Nice et se consacre à l'écriture. Son premier roman, *Les Lettres de Rose*, a reçu le Prix du Livre Romantique en 2016. Elle est également l'auteure de *La Plage de la mariée*, *La Vie est belle et drôle à la fois* et *Ceux qui voulaient voir la mer*, aux éditions Charleston!

Texte intégral

ISBN 978-2-36812-451-2



8,90 euros
Prix TTC France
Rayon : Littérature française


CHARLESTON
POCHE

www.editionscharleston.fr

LE JARDIN
DE L'OUBLI

© Charleston, une marque des éditions Leduc.s, 2019
29, boulevard Raspail
75007 Paris – France
contact@editionscharleston.fr
www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-451-2

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook
(Editions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston)
et sur Instagram (@ Lilly Charleston) !

Clarisse Sabard

LE JARDIN
DE L'OUBLI

Roman



*À Aurélia : à toutes ces choses que nous
avons vécues depuis plus de dix ans
et aux pages futures de notre amitié.*

*À Élise, mon porte-bonheur
qui fait des cœurs avec les doigts.*

*« J'ai été l'esclave de mes passions,
jamais d'un homme. »*
Caroline Otero, *Mémoires*

*« Celui qui veut voir l'arc-en-ciel
doit apprendre à aimer la pluie. »*
Paulo Coelho

PROLOGUE

L' aurore nimbait le ciel de couleurs pastel. Les tons de rose et de bleu s'entremêlaient. Les premières lueurs du soleil ne tarderaient pas à remplir l'horizon, le disque d'or émergeant lentement de la mer, au loin.

Comme tout était calme, en ces premières heures du petit jour ! Derrière les fenêtres à clapets encore closes, des familles s'apprêtaient à débiter une nouvelle journée de labeur ; ouvrir les boutiques pour les uns, partir travailler au port ou dans des bureaux pour d'autres, rentrer tard, souper et recommencer. Bientôt, poissonniers et marchands de fleurs envahiraient la place du marché.

La vie n'était pas facile, il fallait trimer pour gagner sa croûte et espérer se faire une place, mais on faisait avec et si le temps avait été propice à l'introspection, personne ne se serait considéré comme malheureux.

Cela aurait pu rester son quotidien, si seulement elle avait suivi le chemin tout tracé. Mais dans quelques heures, elle serait déjà loin d'ici, abandonnant avec l'enfant ses dernières illusions et l'insouciance, disparues, envolées à tout jamais.

L'âme brisée. Le cœur meurtri d'une blessure à vif, une plaie béante et insondable. C'est ce que toute mère aurait dû ressentir. Mais elle ne parvenait pas à éprouver la moindre peine, le moindre remords. Elle savait qu'elle avait pris la bonne décision pour l'enfant, cette petite chose rouge et fripée qui était sortie brillante de son ventre, comme pour attirer davantage son attention. *J'existe ! Regarde-moi !* aurait tout aussi bien pu hurler le bébé, en balançant dans les airs ses petits poings rageurs. C'était pourtant l'indifférence qui avait alors cerné son être. Elle n'était pas faite pour être mère, c'était ainsi. Peut-être que le temps des regrets finirait par venir, mais elle n'en était même pas convaincue. Ce n'était pas comme si elle laissait le bébé sur les marches de la première église venue ! Ce n'était pas non plus un acte de lâcheté ; au contraire, elle permettait ainsi à l'enfant de grandir dans un milieu certes modeste, mais confortable et rassurant.

En silence, elle avala un morceau de pain et un fruit, ses maigres affaires rassemblées dans la besace, à ses pieds. Sans doute mue par un instinct de dernière minute, elle réprima une envie soudaine d'entrer dans la chambre et de se pencher une dernière fois sur le berceau dans lequel dormait paisiblement l'enfant. Cela n'aurait servi à rien. Elle devait partir au plus vite. Elle devait le faire tant que toute la maisonnée était encore

endormie, sinon on essaierait de la faire changer d'avis. Encore que cela ne risquait pas de se produire, mais elle redoutait que le déclic n'arrive tout à coup, la surprenant avec une violence telle qu'il ferait faillir tous ses plans. Elle redressa vaillamment la tête, menton en avant, comme pour afficher davantage sa volonté, et resserra la ceinture de sa robe marron un peu élimée par le temps.

Escarpins à la main, elle s'empara de ses effets personnels et se dirigea vers la porte, sur la pointe des pieds. Elle embrassa la pièce du regard afin de vérifier qu'elle n'avait rien oublié et, sur un coup de tête, détacha la fine chaîne qu'elle portait autour du cou pour la laisser bien en évidence, sur la table où la famille prenait ses repas. Un cadeau de dédommagement, en quelque sorte, pour la nouvelle bouche à nourrir. Rassérénée par son geste, les épaules délestées d'un poids dont elle n'avait pas pris conscience jusque-là, elle quitta le tranquille appartement et attendit d'avoir dévalé les marches abruptes du vieil immeuble pour se chausser.

Dehors, ses talons battaient le pavé dans le dédale des ruelles chargées d'histoire. Sans les voir, elle passa sous les cordes à linge tendues entre les façades grises et rapprochées, puis remonta un escalier de pierre qui la fit émerger sur une plus large artère. Là, elle s'engouffra dans un trolleybus et regarda défiler les platanes verdoyants de l'avenue de la gare. Elle en descendit au bout de quelques minutes, non loin de la gare de chemin de fer, et parcourut à pied les quelques mètres restants de l'avenue Thiers. Il faisait déjà très chaud,

le soleil était haut au-dessus des palmiers. La ville était écrasée sous une chaleur lourde et immobile depuis plusieurs jours. Elle passa le dos de sa main libre sur son front, où perlaient quelques gouttes de sueur, et avisa la gare. L'heure du nouveau départ approchait. Elle se sentait prête à tout recommencer ailleurs, à effacer tant bien que mal le passé et les drames. Le voyage serait long, la reconstruction difficile, mais nécessaire. Cette région ne ferait plus partie de sa vie.

Bien sûr, elle pouvait encore renoncer, faire demi-tour, se précipiter et récupérer l'enfant. Elle secoua la tête, pour chasser le doute et la culpabilité. Qu'on la déteste, qu'on la haïsse, qu'on la méprise si on voulait ; elle avait agi en accord avec elle-même, pour le bien-être d'une pauvre âme innocente. Oui, c'était bien là le principal. Il y avait assez de malheureux sur Terre sans ce bébé, dont la mère ne serait jamais capable de l'aimer comme étant son propre enfant. Déterminée, elle se jura de toujours se raccrocher à cette idée pour avancer.

Alléchée par l'odeur, elle fut tentée d'acheter une part de socca, une galette à base de farine de pois chiche, à un vendeur ambulant, puis se ravisa : elle avait de quoi déjeuner, après tout. Il lui faudrait économiser jusqu'à trouver une nouvelle place.

Elle pénétra dans le hall étonnamment frais de la gare, magnifique édifice érigé dans les années 1860. Une heure plus tard, sans se retourner, elle s'installa sur la banquette en cuir de seconde classe qui lui avait été attribuée et la locomotive se mit en branle, crachant sa vapeur.

Peu à peu, alors que le train avançait, elle se laissa emplir par la douce certitude que, désormais, sa vie lui appartenait. Elle filait vers son destin, là où rien ni personne ne pourrait plus l'entraver.

Faustine, 2014

Il est curieux de constater à quel point l'esprit humain peut être contradictoire. On a beau savoir qu'il ne sert à rien d'appuyer frénétiquement sur le bouton de l'ascenseur pour qu'il arrive plus vite, on le fait quand même, des fois que. On veut chasser deux kilos en trop, mais d'abord terminer la tablette de chocolat à la pistache. Et comme je suis en train de l'expliquer à mon ami Ismaël, cette nouvelle aventure a beau me réjouir sur la forme, j'ai peur qu'elle se révèle d'un ennui sans fin. J'ai cette sensation décourageante de devoir gravir l'Everest en talons aiguilles, en pleine tempête de neige. Pourtant, je me sens surexcitée par cette ascension.

Au téléphone, je fais étalage de mes craintes :

— Je vais loger chez une vieille fille que j'ai dû voir seulement trois fois dans ma vie ! Qu'est-ce que je vais bien pouvoir lui raconter ?

Assise dans une brasserie de la gare de Nice, je touille compulsivement les glaçons dans mon Coca Zéro. À l'autre bout du fil, Ismaël se marre.

— On ne sait jamais. Tu vas peut-être croiser le grand amour.

— Entre deux thés dansants ? Je dois t'avouer que finir mes jours avec un pro du déambulateur ne fait pas partie de mes projets d'avenir.

Ismaël me rétorque que les apparences sont souvent trompeuses et qu'à tous les coups, je vais m'amuser.

— Ton train part à quelle heure ?

— Officiellement, il y a dix minutes. Il est annoncé avec trois quarts d'heure de retard. Je suis sûre que c'est un signe.

Nous échangeons encore quelques banalités et je raccroche, plongeant mes yeux dans le verre de Coca, comme si le liquide foncé allait m'adresser des encouragements. Je repense brièvement à cet article que j'ai lu, au sujet du nombre de bactéries contenues dans les glaçons des restaurants. Que disait ce papier, déjà ? Ah oui, que ces charmants petits cubes de glace sont encore plus sales que l'eau des toilettes.

Tu parles d'un encouragement !

Je devrais envoyer un SMS à Bertrand, mon boss, pour lui dire que je suis pratiquement arrivée à destination, mais après tout, il peut bien attendre. À cause de lui, je ne sais pas dans quelle galère je vais me fourrer. Et le saut vers l'inconnu est la chose que je déteste le plus au monde. Après mes hanches de *mamma* sicilienne et les lézards.

Finalement, je cède à un instinct masochiste et j'appelle ma sœur. Ça fera toujours passer le temps.

Dès qu'elle décroche, j'entends hurler en fond mon neveu de cinq ans, Gaspard, alias Tyrannus I^{er}, fils cadet né après deux filles, et je regrette aussitôt mon coup de téléphone ; Camille va être énervée et c'est sur moi que ça va retomber.

— Faustine, est-ce que tu peux m'appeler plus tard ? Je suis un peu débordée, là, alors à moins que ce ne soit une urgence vitale...

— Oh, non, ne t'en fais pas, rien ne presse. C'était juste pour papoter. Je suis à Nice et j'attends le prochain train.

Un ange passe. J'espère que je ne lui ai pas déclenché une paralysie faciale. Même Tyrannus doit comprendre que l'heure est grave puisqu'il s'arrête tout à coup de brailler.

— C'est une bonne chose, non ? fait-elle enfin.

J'inspire, ramène une mèche de cheveux derrière mon oreille et lâche très vite :

— Si on apprécie particulièrement la compagnie de personnes âgées, oui, j'imagine que ça l'est.

Je l'entends renifler, signe qu'une remarque acerbe ne va pas tarder à sortir.

— Écoute, ma grande, assène-t-elle, tu ne pourrais pas tout simplement t'estimer heureuse d'avoir des vacances tous frais payés ?

Un petit rire s'échappe de ma bouche.

— Des vacances ? Bertrand m'a demandé de rédiger tout un dossier sur la Côte d'Azur de la Belle Époque et de dénicher des anecdotes inconnues du grand public. Toi, tu appelles ça des vacances ?

— Tu as accepté de ton plein gré, non ?

J'essaie de botter en touche, sans grand succès, puisque je couine avec difficulté :

— Il y a un CDI à la clé.

Ma sœur n'est pas dupe de mon ton trop peu convaincant.

— Si c'est une contrainte, Faustine, et je dis ça pour ton bien, il serait peut-être temps que tu trouves un *vrai* boulot. Tu pourrais reprendre un poste de prof.

Et c'est reparti...

Je me pince l'arête du nez pour éviter d'exploser.

— Tu sais très bien que... Oh et puis merde, tu es relou ! Tu ne vas pas encore me bassiner avec ça, non ?

— Je ne sais pas, ça ne t'a jamais effleuré l'esprit de chercher à redonner un sens à ta vie ?

Ouh, ce qu'elle me gonfle ! Si elle n'était pas ma sœur, je la mettrais en vente sur le Bon Coin.

— En parlant de ça, est-ce que ton job de mère au foyer à plein temps te satisfait entièrement ? C'est épanouissant d'organiser tes journées en fonction de tes mômes ?

Je sais que j'ai été peau de vache et que je vais le regretter.

— Accompanyer mes enfants jusqu'à ce qu'ils deviennent des adultes responsables, oui, pour moi, ça a du sens.

— Grand bien t'en fasse.

C'est là qu'elle décide de m'achever :

— Et je n'ai pas largué mon mec le jour de mon mariage, moi. Ma crise d'ado est terminée depuis longtemps. Grandis un peu, Faustine.

Et clic, elle me raccroche au nez. Une gifle aurait eu le même effet.

Je règle mon Coca aux millions de bactéries, récupère ma valise puis m'avance vers le quai de la gare, où se pressent déjà d'autres voyageurs. Quelques-uns patientent tranquillement, smartphone ou revue à la main ; d'autres, plus pressés, consultent l'heure toutes les trente secondes, prêts à soupirer bien fort si l'on nous annonce un nouveau retard. Un groupe d'adolescents aux relents de transpiration s'est calé contre le panneau publicitaire qui vante à coups de lettres majuscules le thriller scandinave à lire absolument ce printemps.

Je vais m'asseoir sur un banc au soleil. Une femme entre deux âges feuillette un magazine avec la plus grande attention. Je plisse les yeux pour en décrypter la couverture, qui titre pour la cinquantesixième fois en quinze ans le divorce entre David et Victoria Beckham. Plus grave encore : Miley Cyrus a perdu son chien. La planète people va très mal. J'ouvrirais bien *Harry Potter et l'ordre du Phénix*, qui traîne au fond de mon sac à main depuis le début de mon voyage (et que j'ai déjà lu approximativement vingt-six fois), mais j'ai peur de ne pas réussir à me concentrer sur l'intrigue.

En vérité, je suis vexée comme un pou.

Crise d'ado... tu parles !

Il fait chaud en ce début mai et je desserre le foulard que j'ai enroulé autour de mon cou. La boule tapie dans ma gorge ne disparaît pas pour autant. En attendant le train qui m'emmènera à Caussières, trou perdu de l'arrière-pays, je ressasse mes pensées, encore agacée par ce que Camille vient de me balancer. Ma sœur qui a toujours su se fixer une ligne de conduite très précise, ma sœur, psychorigide, qui

gouverne sa vie sans se planter. Tout file droit sous ses ordres. Tout, sauf moi.

Elle n'a donc toujours pas digéré ce que j'ai fait, il y a trois ans. Ou pas fait, selon le point de vue duquel on se place.

Il y a un peu plus de trois ans, j'étais sur le point de me marier. Et puis finalement, ça ne s'est pas fait.

À l'âge de dix-sept ans, j'ai rencontré Romain, six ans de plus que moi et du charme à revendre. C'était le jour des résultats du bac. Je m'approchais fébrilement du panneau qui contenait l'avenir de centaines de lycéens et je l'ai tout de suite remarqué, avec son physique de gendre idéal. Il était là pour son petit frère, cloué au lit à cause d'une gastro. J'ai vu mon nom sur le tableau de liège et j'ai voulu allumer une clope pour fêter cela. Sauf que j'avais oublié mon briquet. Naturellement, je lui ai demandé s'il avait du feu. Nos regards se sont accrochés l'un à l'autre et il m'a répondu :

— Non, mais par contre j'ai un numéro de téléphone.

C'était en 1998. La France n'avait pas encore remporté la coupe du monde de football, mais moi j'étais championne de la vie : j'avais décroché le bac avec mention et le numéro d'un beau brun avec.

Nous nous sommes rapidement installés ensemble. Après mes études, je suis devenue professeur d'histoire-géographie. J'enseignais à des élèves d'un collège de ZEP. Ils se fichaient pas mal de ce que je leur racontais, mais c'était toujours une victoire pour moi quand, par miracle, j'arrivais à obtenir l'attention de trois ou quatre gosses qui

se démarquaient du lot. C'était là mon ambition de jeune prof un peu candide : croire que je pourrais élargir l'horizon de quelques gamins *a priori* récalcitrants. Leur montrer qu'il y avait une vie meilleure et accessible, derrière les murs de la cité. Belle utopie, pour moi qui n'avais pas connu le quart de leurs galères quotidiennes !

Avocat fiscaliste dans le cabinet familial, Romain, qui marchait à l'ambition, me répétait sans cesse que je méritais bien mieux que mon *job* et que je pouvais encore envisager de reprendre mes études afin de m'élever à un niveau beaucoup plus convenable. Je n'ai pourtant jamais cédé, trop heureuse de me sentir utile auprès de mes élèves.

Si je me donnais bonne conscience au collègue, dans la vie de tous les jours, c'était plutôt différent. Romain était un homme fier de ce qu'il était, il vivait dans l'idée de la réussite. Par mimétisme, j'ai fini par calquer mon comportement sur le sien, quitte à ce que notre couple ressemble à un pathétique cliché des gens dont la vie ne laisse pas de place à la moindre improvisation. À son contact, je suis devenue plus arrogante envers mes proches, même si je ne m'en rendais pas compte à l'époque. Fille d'enseignants, je n'avais pas honte du milieu social dans lequel j'avais grandi, mais mon fiancé me donnait le sentiment de faire désormais partie d'un microcosme auquel ma famille n'appartiendrait jamais. Il tolérait mes parents et ma sœur, mais se débrouillait souvent pour leur démontrer à quel point il leur était supérieur. Et moi, je le laissais faire. Notre histoire, j'en étais convaincue, c'était du solide puisque nous allions nous marier. Notre vie était parfaite.

Et l'électrochoc a eu lieu.

Nous étions à un mois de notre mariage. La chose s'est produite bêtement. Un jeudi, un quart d'heure après son départ, j'ai réalisé qu'il avait oublié une mallette pour le travail. Ni une, ni deux, je me suis dit que c'était l'occasion de lui faire une surprise ; je pourrais la lui apporter un peu plus tard, puis nous déjeunerions ensemble, sur l'une des terrasses ensoleillées de la place Richelme, à Aix-en-Provence.

Au moment précis où j'ai saisi l'attaché-case, je l'ai senti bourdonner. Je me suis fait la réflexion que Romain devait avoir un nouveau téléphone pour le boulot. Et c'était peut-être un appel urgent. J'ai ouvert la mallette et j'ai trouvé le portable. Il y avait des SMS en attente, provenant toujours d'un même numéro, au nom de Charlène. Sa cousine ? Très probablement, puisqu'elle était avocate elle aussi. Elle devait avoir essayé de le joindre pour un dossier pressant et j'allais pouvoir transmettre les messages.

C'est alors que j'ai bloqué.

Les SMS ne traitaient pas d'une affaire en cours.

Le premier contenait un texte tellement à la limite du pornographique que la décence m'empêchera à jamais de le répéter.

Sur le deuxième : un lieu de rendez-vous et une heure. Dans un hôtel.

Si cette Charlène ne pouvait pas être sa cousine (il s'était sûrement servi de ce prénom en guise de mauvais subterfuge, au cas où), la chose était très claire : Romain me trompait et, d'après l'historique des textos, cela faisait des mois que ça durait. Ce n'était pas un simple dérapage.

J'ai été prise d'une nausée que j'ai vite refoulée en entendant la voiture se garer. Mon futur mari s'était aperçu qu'il avait oublié sa précieuse mallette et son téléphone secret. Vive comme l'éclair, j'ai tout remis en place en tentant de refréner les battements trop rapides de mon cœur. J'ai couru vers mon bureau, donnant l'impression à Romain que j'étais en train de travailler sur le plan de table prévu pour le jour J. Il n'y a vu que du feu et je ne sais pas comment j'ai réussi à me contenir, alors qu'une bête sauvage tapie au plus profond de moi avait envie de lui démonter la tête et d'autres parties sensibles de son corps.

Cette après-midi-là, je suis arrivée près du lieu du rendez-vous cinq minutes avant lui.

Et j'ai vite constaté que la vérité était encore plus glauque que ce que je m'étais imaginé.

Romain se tapait finalement sa cousine.

J'étais écœurée, humiliée. Pour la première fois de ma vie, j'ai eu des envies de meurtre. Mais bien sûr, je n'allais pas les buter, non. Mon projet était tout autre.

Jusqu'au jour du mariage, j'ai agi normalement. C'était parfois dur de faire semblant face à un Romain qui ne se doutait de rien et, si je tenais le coup, une pointe de culpabilité tentait à l'occasion de s'insinuer en moi de façon sournoise alors que je me demandais ce qui avait pu le précipiter dans les bras de Charlène. Est-ce que j'avais merdé à un moment ou un autre ? Étaient-ils amoureux l'un de l'autre depuis toujours ? Romain et moi n'avions jamais un mot plus haut que l'autre, notre relation était une longue ligne droite paisible,

Nous espérons que cet extrait
vous a plu !



Le jardin de l'oubli

Clarisse Sabard



J'achète ce livre

Pour être tenu au courant de nos parutions, inscrivez-vous
à notre newsletter et recevez des **bonus**, **invitations** et
autres **surprises** !

Je m'inscris

Merci de votre confiance, à bientôt !


CHARLESTON